

• Du 12 au 15 août à lieu à São Paulo, au Brésil, le Mondial des métiers.

• Plus de 1200 jeunes y mesurent leurs compétences dans des métiers techniques et manuels.

• Des métiers souvent en pénurie. Rencontres.

Techniciens ou manuels et fiers de l'être

Dossier par Solange Berger

Mesurer ses compétences

C'est parti pour quatre jours de compétition. Quatre jours intenses au cours desquels plus de 1200 jeunes – dont 22 Belges – venus du monde entier se mesureront dans une quarantaine de métiers techniques et manuels. Quatre jours durant lesquels leurs compétences seront mises à rude épreuve, mais aussi leurs nerfs et leurs capacités physiques. "Ce sont de véritables athlètes. Le Mondial des métiers, c'est un peu comme les Jeux olympiques des métiers", aime rappeler Francis Hourant, directeur de skillsbelgium, l'association chargée de la promotion des métiers techniques et manuels en Belgique. Pour cette 43^e édition de Worldskills, 22 Belges ont été sélectionnés dans 21 métiers, la mécanique se concourant en équipe. Le choix des métiers répond à plusieurs critères parmi lesquels la volonté de répondre aux besoins des secteurs et des entreprises.

Pénurie
"Certains métiers manquent de main-d'œuvre. Il faut essayer d'attirer les jeunes dans ces filières. Notamment en revalorisant le métier. Un concours international comme le Mondial est un bon moyen. Les candidats sont les ambassadeurs de leur métier auprès d'autres jeunes. Qu'ils décrochent une médaille ou non. L'essentiel est que chacun donne le meilleur de lui-même. Une médaille est bien sûr la cerise sur le gâteau", note Francis Hourant, qui espère faire mieux que lors du Mondial précédent qui a eu lieu à Leipzig en Allemagne en juillet 2013. L'équipe belge, présente dans 15 métiers, était revenue sans médaille mais avec 5 médaillons d'excellence, qui récompensent les candidats ayant obtenu un résultat au-dessus de la moyenne. "Je me suis fixé un objectif pour cette édition. Mais je n'en parle pas car je déteste parler."

3 Questions à

OLIVIA P'TITO

Directrice de Bruxelles Formation, l'organisme public chargé de la formation professionnelle francophone en Région bruxelloise.

1 Vous organisez quelque 200 formations dans les domaines de la construction, l'industrie, la logistique... La question des métiers en pénurie vous préoccupe-t-elle?
Certainement. Notre offre de formation couvre 87 % des fonctions critiques évoquées par Actiris. Mais certains secteurs ne passent pas toujours par Actiris pour leurs offres d'emploi. C'est dommage car cela ne nous permet pas de connaître leurs besoins.

2 Certains métiers sont en pénurie depuis plusieurs années. Cela ne change pas. Comment expliquez-vous cela?
Il faut déconstruire l'image que véhiculent certaines professions: elles sont sales, épuisantes... Nous plaçons aussi pour un dialogue plus important avec les secteurs et les entreprises pour connaître leurs besoins, qualitatifs et quantitatifs.

3 Se former est essentiel?
Bien sûr. Selon une étude de l'ULB, les formations qualifiantes améliorent les chances d'accès à l'emploi (+22,1 points). Le problème à Bruxelles est le faible taux de qualification des demandeurs d'emploi: 40 % ont au maximum leur diplôme de secondaire. Nous organisons des formations préqualifiantes, avec remise à niveau en maths et en français, par exemple. Mais seuls un tiers des personnes qui suivent ces formations continuent en formation qualifiante. C'est dommage. Il faut convaincre les gens – les jeunes surtout – qu'ils ne doivent pas hésiter à revenir vers la formation professionnelle, qu'ils peuvent rattraper leur retard.

"Les jeunes qui sortent de l'école ont une bonne base, mais elle ne suffit pas. Dans l'industrie, on en demande plus."

LEROY DE RYCK
Soudeur.



Technologies auto

JUSTIN EMONTSPOOL
21 ans, de Eupen (province de Liège).

"Des évolutions constantes"

Il y a sans cesse des nouveautés en mécanique et c'est cela qui me plaît", explique Justin Emontspool. En deuxième année de formation en alternance, le jeune homme de 21 ans a fait ses premières armes dans le garage de ses parents, où il a pu tester, durant les vacances, différents métiers. Passionné par ce qu'il fait, il envisage peut-être de suivre, par après, une formation spéciale en diagnostique auto. Si les incessantes nouveautés sont un challenge pour certains, elles sont un frein pour d'autres. "Le problème principal dans le monde de l'automobile c'est le manque de qualifications", estime Philippe Kever, formateur à EFP Bruxelles, qui prépare Justin et l'accompagnera, comme expert, à São Paulo. "Les écoles sont souvent en retard par rapport aux demandes du secteur. Elles forment des mécaniciens mais les pannes actuelles sont de plus en plus souvent électriques ou électroniques", poursuit l'expert qui

met en avant les atouts de la formation en alternance qui est plus "en rapport avec le terrain. Mais il faut des jeunes qui aient un niveau suffisant pour comprendre les techniques qui y sont enseignées. Ils y sont mieux préparés s'ils ont déjà fini leurs humanités".
Former soi-même
Les constructeurs et importateurs ont pris conscience du problème et assurent des formations, note encore l'expert. "Les garagistes non. C'est une question de temps et d'argent: un technicien doit être immédiatement rentable. Avant, les jeunes apprenaient souvent le métier sur place. Au fil du temps. Cela ne se fait plus aujourd'hui, note Philippe Kever qui estime que le métier attire toujours les jeunes. La voiture reste une passion pour beaucoup. Mais certains se limitent à des formations de base, dont on a aussi besoin bien sûr, comme changer un pneu ou des plaquettes."



Vingt-deux jeunes défendront les couleurs de la Belgique au Mondial des métiers.



Soudure

LEROY DE RYCK
21 ans, de Kruikebe (Flandre-Occidentale).

"C'est tout un art"

Le métier de soudeur est à la fois physique et intellectuel. Il demande de la concentration. Mais le travail ne me fait pas peur", raconte Leroy de Ryck. A 21 ans, ce candidat à Worldskills 2015 travaille à Anvers après une formation en soudure à Beveren. Ce qui l'intéresse: la construction, les pipelines... "Le métier est très varié et nécessite un apprentissage continu", note le jeune homme. De quoi sans doute en effrayer plus d'un, ce qui explique la pénurie de soudeurs compétents. "Chaque année, la demande pour des soudeurs agréés augmente. Et on a du mal à en trouver", explique Raphaël Colle, instructeur au CPS à Bruxelles, qui forme Leroy et l'accompagne comme expert au Mondial des métiers. "Les jeunes qui sortent de l'école ont une bonne base, mais elle ne suffit pas. Dans l'industrie, on en demande plus. Il faut être capable de travailler différentes ma-

tières, de souder de différentes manières. Il faut se perfectionner, être motivé pour continuer à apprendre et augmenter ses compétences. Les normes changent; les techniques évoluent, les matériaux aussi."
Leroy a bénéficié de 50 jours de formation. "Quand il aura fini et sera agréé, il aura toutes les clés en main et pourra travailler toutes les matières", estime Raphaël Colle.
Des débouchés
Les débouchés sont nombreux: dans l'industrie, la pétrochimie, la construction... "En fait, 90 % de ce qu'on touche est soudé: une chaise, une voiture, un avion...". Le métier peut être dur physiquement. "Il nous arrive de travailler en hauteur ou dans des environnements chauds. Dans la chimie, nous sommes parfois amenés à souder équipés de bouteilles d'oxygène." Le métier exige de la précision, de la patience. "La soudure c'est un art!"



Contrôle industriel

ANTOINE MICHOTTE
20 ans, de Bovigny (province de Luxembourg).

"On touche à tout"

On travaille sur un ordinateur, on fait du câblage... C'est très varié. On touche à tout", explique Antoine Michotte, étudiant en deuxième année de bac en électromécanique à Seraing. Déjà candidat en contrôle industriel au Championnat européen des métiers qui a eu lieu à Lille en octobre 2014, le jeune homme de 20 ans n'a pas hésité à retenter l'expérience à São Paulo. En refaisant, bien sûr, tout le parcours des sélections nationales qui ont eu lieu en mars. "Mais cette fois-ci ce sera plus difficile. Au Brésil, la concurrence sera mondiale."
"Et être bon n'est pas donné à tout le monde", ajoute Daniel Bandorowicz, qui l'accompagnera comme expert. "Le contrôle industriel exige de bonnes connaissances dans de nombreux domaines" précise le formateur au Forem à Dinant, qui cite notamment la soudure, l'électricité, la mécanique, la

pneumatique... "Les secteurs qui embauchent des contrôleurs industriels sont variés. En fait, là où l'on trouve de l'automatisme, il y a un contrôleur industriel. Celui-ci part de zéro et doit arriver à la mise en service d'une machine. Il doit l'installer, la régler et parfois même en assurer la maintenance."
Multidisciplinaire
Les contrôleurs industriels ont suivi en général leur formation en électromécanique. "On a pas mal de candidats dans cette filière. Mais le problème c'est d'en trouver un bon. C'est pour cela qu'on peut être confronté à une pénurie de main-d'œuvre. Sur dix candidats, trois vont percer, poursuit Daniel Bandorowicz. La capacité d'être bon dans plusieurs domaines n'est pas donnée à tout le monde. Mais cette diversité et l'évolution continue des techniques font justement tout le charme du métier."